

Le parfum. Histoire d'un meurtrier
Le nez qui voque

Chantale Gingras

Numéro 145, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, C. (2007). Compte rendu de [*Le parfum. Histoire d'un meurtrier* : le nez qui voque]. *Québec français*, (145), 101–103.

De ses cheveux élastiques et lourds,
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait, sauvage et fauve,
Et des habits, mousseline ou velours,
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,
Se dégageait un parfum de fourrure

Charles Baudelaire, « Le parfum », *Les fleurs du mal* (1857)

Le parfum. Histoire d'un meurtrier

Le nez qui voque

par Chantale Gingras

C'est en 1985 que Patrick Süskind publiait *Le parfum. Histoire d'un meurtrier*, un roman qui allait devenir un énorme succès mondial, vendu à plus de 15 millions d'exemplaires et aujourd'hui traduit en 45 langues. Un peu plus de vingt ans après sa publication, ce roman phare de la littérature allemande est porté sur grand écran. Si d'aucuns prédisaient une demi-réussite aux deux coproducteurs et au réalisateur, Bernd Eichinger, Samuel Hadida et Tom Tykwer, les salles en odorama n'ayant pas encore vu le jour¹, il s'avère que ces derniers ont relevé avec brio le défi de rendre toute la force évocatrice d'un roman basé avant tout sur la description des odeurs qui tour à tour éveillent, fascinent et enchantent le personnage principal. Süskind lui-même se méfiait de la couleur que pouvait prendre son œuvre sur pellicule ; étant lui-même scénariste, il doutait de la possibilité d'adapter pour le cinéma un roman aussi introspectif et descriptif. Pendant vingt ans, il a refusé de céder ses droits, jusqu'à ce que Eichinger revienne à la charge, lui qui avait déjà approché l'auteur en 1985. La sensibilité d'Eichinger², sa forte compréhension de l'œuvre et les possibilités désormais offertes

par l'infographie ont achevé de convaincre le romancier qu'une seconde existence pour *Le parfum* était désormais possible.

*Le parfum*³ raconte l'histoire de Jean-Baptiste Grenouille (interprété puissamment par Ben Whishaw), qui est un fils de rien, un enfant bâtard dont l'existence ne devait a priori laisser aucune trace. Né dans l'insignifiance, un jour quelconque de 1744, près d'un étal de poisson, rapidement expulsé du ventre de sa mère, sans cérémonie, puis repoussé aussitôt du pied parmi les viscères qui jonchent le sol, le nouveau-né était destiné à mourir. Mais contre toute attente, l'enfant chétif de la poissonnière a eu un élan de vie désespéré : perçant les bruits du marché, ses pleurs ont amené des bras sur lui... et la corde autour du cou de sa mère, aussitôt accusée de tentative d'infanticide. Recueilli dans un orphelinat, où dès les premières minutes les autres enfants ont senti sa différence, Grenouille, aussi insignifiant et vaguement repoussant que l'animal du même nom, apprend rapidement à vivre sans marque d'affection aucune... et à survivre à l'adversité. À l'adolescence, il découvre vite que sa valeur réside dans le travail que son corps peut fournir, que sa vie dépend de sa capacité à survivre à la dureté des tâches, à la toxicité des produits

auxquels il est exposé quotidiennement dans la tannerie où il est engagé comme apprenti.

Mais au cœur de cette vie rude et ingrate, Grenouille cueille un bonheur qui lui fait connaître l'extase : celui des odeurs. Très jeune, il a découvert le plaisir olfactif, s'amusant à respirer tour à tour l'odeur des branches, des pierres et même celui des rats morts trouvés dans la cour de l'orphelinat. Son odorat phénoménal, doublé d'une curiosité tout aussi phénoménale, lui permet d'accéder à tout un monde quasi fantasmagorique qui le fait se sentir plus grand, qui le fait se sentir pleinement vivant. Lui qui évolue dans un univers glauque, où la méchanceté et, pire, l'indifférence règnent, trouvera un refuge, une source de beauté : des fleurs à respirer au cœur du Mal. Et c'est précisément cette quête de Beauté qui l'amène à commettre ses crimes : en traquant les odeurs suaves des jeunes vierges, il construit étape par étape – goutte à goutte – un élixir parfait capable de soumettre quiconque le respirerait, car il a vite compris que « qui maîtrisait les odeurs maîtrisait le cœur des hommes ». La patiente fabrication de cette essence parfaite devient son but ultime, sa recherche constante, le Saint Graal qu'il cherche à atteindre.



Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants⁴

Alors qu'il déambule dans les rues odorantes de Paris, où les senteurs de détritrus côtoient celle de la sueur des passants aussi bien que celle de la pierre des immeubles, Grenouille tombe sous le charme d'une odeur exquise, qui le laisse tout pantelant d'émotion : le doux parfum qui émane d'une jeune marchande de fleurs. Avidement, il suit le filet d'odeurs que traîne la jeune fille derrière elle et il hume à pleines narines ce bouquet sans pareil qui lui fait soudain connaître l'amour, non pas l'amour incarné, mais celui, essentiel, tout entier tourné vers la Beauté. Enivré, il suit la jeune fille dans le dédale des rues, s'empilte de son essence, et la suit jusque chez elle. Dans le roman de Süskind, c'est la trop grande intensité du jeune homme qui le pousse à serrer de trop près la fleur humaine qu'il cueille au fond d'une ruelle, au point de l'étrangler ; dans le film de Tykwer, c'est la surprise qui lui fait commettre l'irréparable : en tentant d'empêcher la jeune fille de crier, il écrase sa main sur sa bouche et la prive de souffle. Et c'est là, auprès du corps désormais inerte de la jeune fille, que Grenouille découvre la fugacité des odeurs exquises qui quittent rapidement les corps sans vie pour laisser place à celles, plus rances, de la mort. Il se dépêche alors de renifler la belle de la racine des cheveux aux orteils, avidement, au point de la faner ; il extirpe chaque note de son parfum et l'inscrit dans sa mémoire. Mais, dès lors, une seule idée l'obsède : il doit absolument

trouver un moyen de capturer les odeurs pour les conserver.

Il quitte la tannerie et parvient à se faire engager comme apprenti chez le maître parfumeur Giuseppe Baldini (interprété de façon un peu trop caricaturale par **Dustin Hoffmann**), dont les affaires sont sur le déclin depuis qu'un nouveau parfumeur, un dénommé Pélissier, plus inventif, a séduit la noblesse parisienne avec son parfum complexe appelé *Amour et Psyché*. Baldini, qui a de toute vraisemblance perdu son nez et son inventivité depuis quelques années, a tôt fait de voir le don fascinant qu'a Grenouille pour marier les odeurs. Grenouille, par ses créations, permet à Baldini de renouer avec la renommée et le vieux parfumeur accepte de lui montrer en échange comment capturer les odeurs par le procédé de distillation. Grenouille fait quelques expériences et découvre que tous les parfums ne peuvent être distillés. Baldini le dirige alors vers Grasse, la ville des parfums, pour lui permettre d'apprendre le procédé d'enflorage. Pour créer son parfum ultime, formé de treize essences, Grenouille cueille ses fleurs dans la cité, ravissant aux plus belles vierges leurs odeurs, laissant leur peau / pétale dépouillée dans tous les recoins de la ville... sans même chercher à les déflorer. À mesure que le parfum prend forme, que les notes de tête, de cœur et de fond s'agencent, la panique s'installe dans la cité et les autorités traquent en vain le meurtrier, n'arrivant pas à cerner les motifs qui l'animent. Antoine Richis (**Alan Rickman**, convaincant)



est, parmi les habitants de Grasse, celui qui semble le plus à même de déjouer les projets du meurtrier ; il devine rapidement que sa fille, Laura (**Rachel Hund-Wood**, d'une parfaite beauté ingénue) ne peut qu'être la pièce de résistance convoitée par le « collectionneur » et tente du mieux qu'il peut de la mettre à l'abri.

L'essence de l'Homme

Le film de Tykwer illustre bien l'extrême solitude de Grenouille, un enfant-adolescent élevé dans la totale indifférence, sinon dans le mépris. N'entretenant aucune relation véritable avec autrui, sinon avec Baldini, le parfumeur fat et cupide qui exploite sans vergogne le don de son protégé, Grenouille ne développe naturellement aucune empathie pour ses victimes et semble tout aussi dénué de morale, l'histoire prenant soin de nous montrer que la violence est consubstantielle à tout individu. Partout, dans l'œuvre, la méchanceté sévit, la cupidité et l'individualisme sont rois (même les enfants de l'orphelinat tentent d'étouffer le nouveau-né pour être débarrassés de ses pleurs) ; partout, la mort frappe, bêtement et inopinément (la nourrice de Grenouille, puis Grimal, son premier employeur, puis Baldini). Partant, on en vient étrangement à se dire que le meurtrier Grenouille n'est pas pire que ses semblables, puisqu'il a, lui, de sérieuses et nobles motivations de faire ce qu'il fait. Voilà ce qui fait bien la force de cette œuvre qui est le récit d'une terrible solitude et d'une quête infinie d'amour : quand Grenouille fait

la troublante découverte de sa propre absence d'odeur, il en vient à douter de son existence même, de son *essence*. En s'appropriant les parfums des êtres les plus aimables qui soient, il espère commander l'amour à ses semblables. Sa quête obsessionnelle est donc mue par le désir, conscient ou non, d'être aimé, et par sa peur de rester invisible, *inodore*. Être nié dans son essence, n'être rien : voilà bien la peur viscérale, la souffrance profonde du jeune Werther qu'est Grenouille.

Odeur de sainteté

Le don exceptionnel de Grenouille le range certes dans une catégorie à part, celle des êtres extrasensibles, des êtres tournés vers un Absolu qui dépasse l'entendement du commun des mortels. Le film de Tykwer s'emploie justement à souligner le caractère résolument exceptionnel du personnage qui, grâce à la puissance du philtre qu'il concocte, lui concède un pouvoir qui l'amène à être littéralement défié par tous les villageois. Dès le début du film, la figure christique est soulignée : on y présente d'emblée une sorte de fin alternative où le meurtrier subit la hargne des villageois, alors qu'il fait face à la foule qui jouit de le voir souffrir sous les douze coups de barre de fer, alors qu'on aperçoit une croix de bois en arrière-plan. Et à la fin du film, on assiste au triomphe ultime de Grenouille qui, baigné du parfum merveilleux, est perçu comme un ange par les mendiants qui vivront une extase sans pareille, une volupté charnelle absolue qui les pousse à communier pleinement avec cette odeur sublime et à se partager le corps de ce nouveau Christ.

Un bouquet visuel

Je le dis d'emblée : ce film est un projet franchement intéressant qui vaut la peine d'être vu et analysé. Bien qu'il m'ait paru à certains moments un peu trop grandiloquent (les effets sonores sont parfois trop appuyés – cf. les gouttes de parfum qui se fracassent dans un ploc retentissant avec écho en prime – et la musique, souvent sirupeuse d'onirisme), il n'en reste pas moins que le film allie avec assez de bonheur la facture à la fois romantique, baroque et fantastique que le réalisateur a voulu insuffler au récit de Süskind. Même si le jeu des acteurs est souvent, lui aussi, trop appuyé, et que certaines scènes qui se veulent émouvantes tirent plutôt un sourire tant les visages des acteurs, en particulier celui de

Whishaw, sont parfois déformés par l'émotion, l'ensemble demeure tout à fait honnête.

Le film relève surtout le défi de rendre perceptible le génie olfactif du protagoniste, par l'exploitation de tous les langages cinématographiques : sons, lumières, musique, cadrages en gros plans, emplois d'accéléérés et de ralentis, etc. La facture visuelle est également très belle, le traitement des couleurs est inouï et confère à l'ensemble un caractère vieillot et onirique très réussi. L'esthétique privilégiée par Frank Griebe, le directeur photo, et par Tykwer, n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle de *Au nom de la rose*, un film sur lequel Tykwer a travaillé, et qui baigne lui aussi dans une belle atmosphère sombre, aux couleurs un peu sales et surbrillantes à la fois. L'esthétique du *Parfum* m'a aussi rappelé celle des films du réalisateur britannique Terry Gilliam (*Les aventures du Baron de Munchausen* ; *Time Bandits* ; *Brazil* ; *Don Quichotte* (malheureusement inachevé)), qui travaille aussi beaucoup avec les maquettes et applique des retouches couleur à la pellicule. L'ensemble produit un effet surréel qui sied bien à ces contes fantastiques, à ces univers un peu hors du temps.

Le parfum est le fruit d'un travail colossal qui a impliqué 520 techniciens, qui se sont affairés aux effets numériques¹ et au travail de maquettes, 5 200 figurants (très réalistes,

ces rues parisiennes bondées de passants !), 104 décors, montés au cœur du quartier gothique de Barcelone (Espagne), 1 400 costumiers, qui ont travaillé à « salir » les vêtements pour qu'on « sente » bien la transpiration et la crasse qui y sont imprégnés... Bref, *Le parfum* est un amalgame bien travaillé. Si certaines notes de tête m'ont paru un peu trop entêtantes, justement, les notes de cœur m'ont paru tout à fait agréables et les notes de fond, agréablement persistantes.

Notes

- 1 Pensant depuis quelques années à l'éventualité de la mise sur pellicule de ce roman fabuleux, je me suis déjà moi-même pris à espérer que les réalisateurs jouent à fond la carte des odeurs et nous fassent revivre l'expérience odorante de la comédie de série B particulièrement idiote (!) *Polyester*, réalisée par John Waters en 1988 : à l'entrée du cinéma, on remettait aux cinéphiles des cartes à gratter munies de numéros et quand l'un de ces numéros clignotait à l'écran, le cinéphile était invité à gratter – et respirer – l'odeur enfouie sous la case correspondante.
- 2 Lui aussi scénariste de métier, Eichinger a déjà fait ses preuves et a montré par le passé qu'il sait s'entourer de collaborateurs éclairés : il a recruté, pour *Le parfum*, Andrew Birkin, le scénariste du film *Le nom de la rose*, de Jean-Jacques Annaud, un autre projet en apparence irréalisable. En 2003, en cours de scénarisation du *Parfum*, Eichinger est aussi allé recruter Tom Tykwer, à qui l'on doit la réalisation et la scénarisation des *Vaisseaux du cœur*, désormais un classique du genre.
- 3 *Le parfum. Histoire d'un meurtrier* (2006). Réalisateur : Tom Tykwer. Scénaristes : Andrew Birkin, Bernd Eichinger et Tom Tykwer. Avec Ben Whishaw, Dustin Hoffman, Alan Rickman et Rachel Hund-Wood. Directeur photo : Frank Griebe. Monteur : Alexander Berner. Chef décorateur : Uli Hanish. Musique composée par : Tom Tykwer, Johnny Kinsek et Reinhold Heil.
- 4 Vers tirés du poème « Correspondances » de Baudelaire (*Les fleurs du mal*, 1857).
- 5 Les effets numériques ont été réalisés chez UPP, à Prague. La postproduction a été réalisée à Munich.

Source des photos : www.leparfum-le-film.com/

